

Le rat des villes et le rat des champs

Une des grandes fiertés de l'association des *Amis du Mézenc* qui édite les *Cahiers du Mézenc* est de rassembler des gens que la distance géographique, la distance sociale, l'âge, partant, l'expérience, les pratiques, ou encore les opinions, n'ont pas accoutumés à se rencontrer. Rencontre qui n'a pas pour fonction première de célébrer un amour du pays toujours suspect de nostalgie passiste, mais bien d'affirmer que lorsqu'un pays se meurt ou vacille et que l'on apprend, à chaque retrouvaille, un peu plus douloureusement à se compter, la question essentielle, pour qui refuse le déclin, est bien : *“Que pouvons-nous faire ensemble ?”*

Pour toute entreprise comme la nôtre qui se réclame d'une conception vivante du patrimoine, la première tâche est donc de faciliter, d'encourager et de rendre public le débat autour du patrimoine en évitant les rumeurs, les procès d'intention et les formules qui se veulent définitives. Chercher ensemble, sans exclusive, ce qui dans notre passé, nos traditions, nos savoir-faire, l'environnement et les paysages que nous ont laissés nos ancêtres dont nous sommes les modestes dépositaires et non les propriétaires, ce qui mérite d'être préservé et ce qui, du coup et nécessairement, doit être sacrifié à l'esprit du temps et à la modernité.

Il n'y a pas d'héritage qui ne confronte frères et sœurs, ceux qui sont restés auprès du père ou de la mère et ceux qui s'en sont allés au loin, les enfants de ceux-ci qui ne se résignent pas à l'abandon de leurs ancêtres et ont sur les épaules la lourde charge d'une fidélité sans espoir ou sans promesse de continuité, et les enfants de ceux-là qui ont gardé au cœur ce pays. Si l'on veut faire du patrimoine un vecteur du développement local, il est nécessaire de commencer par là. Ce qui n'est pas sacrifié à un vague unanimisme, ce qui n'implique pas de renoncer à ses options.

Demandons donc au nouveau venu, propriétaire qui a fait d'une de ces cathédrales de la civilisation paysanne une résidence secondaire ou principale, de comprendre que cette terre aimée et cultivée depuis que la mémoire est mémoire est, pour ceux qui s'en sont allés et qui y font retour, une terre ouverte aux parcours du souvenir parce qu'ils ont su conserver le respect des récoltes et des usages. Et qu'il n'ait donc nul besoin de planter des panneaux “propriété privée”, sauf à se disqualifier.

Mettre le rat des villes et le rat des champs à la même table, vouloir unir dans le même projet de développement local, autour du patrimoine, levier de l'affirmation identitaire, rassembler les gens du Mézenc de souche et d'adoption et leur diaspora pour l'essentiel installée dans les villes, demande un effort de part et d'autre. Que le rat des villes se fasse moins pressé, plus curieux, moins péremptoire dans ses jugements et dans ses certitudes de dominant. Mais aussi, pourquoi ne pas le dire, que le rat des champs comprenne que l'avenir de son pays, s'il ne veut pas qu'il se joue à Bruxelles, voire au marché aux grains de Chicago, est pour partie lié à sa capacité à sortir de réflexes frileux pour tout ce qui vient de l'extérieur. Et, pour finir, que le rat des villes qui veut se faire rat des champs retienne de ce dernier ce qu'il a de meilleur : son sens légendaire de l'hospitalité !

Que l'on lise donc les contributions suivantes de Jean-Marc Gardès, de Marie-Rose et Thérèse Falcon et de Jean-Jacques Léogier, différentes dans la forme mais convergentes dans le fond, comme des invitations à une commensalité fraternelle.

Les Cahiers du Mézenc